

La vie quotidienne du bisse

Bernard CRETTAZ

Étudier la vie quotidienne du bisse ne consiste pas à ajouter un chapitre à part sur cette réalité complexe, mais à voir comment cette réalité fait partie du vécu profond, intime, banal, pratique, symbolique ou religieux des montagnards. Étudier la vie quotidienne consiste donc à faire parler un bisse *existentiel* au niveau le plus concret de la vie des gens. C'est dire l'étendue de la tâche, la multiplicité des expériences locales, la diversité extrême des points de vue !

Les remarques qui suivent ne visent donc aucune exhaustivité. Elles tentent simplement, pour un cas ordinaire, le Val d'Anniviers, et par des témoignages de la mémoire orale, à répondre à cette question : au niveau du vécu, de l'ordinaire, de la vie de tous les jours et de toute une vie, comment est définie, pratiquée, racontée la donnée *qui va de soi parce qu'on est né dedans* et qui s'appelle bisses ?



Bisse de Copatelle, Vissoie, vers 1935 (Charles Paris)

Et le pluriel ici est immédiatement requis, car, en Anniviers tout au moins, pour le vécu des gens, il n'y a pas un bisse mais une pluralité où ils sont tous tour à tour engagés. Cet ensemble est mis en existence autour de quelques axes principaux.

Ces bisses constituent tout d'abord une donnée de toujours que l'on a en naissant et en mourant et qui est le quadrillage de l'espace. On ne comprend rien à la perception de l'espace sans les bisses qui, avec les sentiers, les chemins et les routes, étant eux-mêmes aussi chemins, découpent, délimitent, répartissent. Il existe ainsi une permanence tout au long de l'année et tout au long de la vie où le système des bisses joue un rôle majeur dans le système géographique sous son double aspect pratique et symbolique.

Cette permanence spatiale est vécue selon des temporalités variées. Les bisses sont ainsi vécus et mis en œuvre selon une multiplicité de temps au rythme des saisons et des travaux, avec deux moments forts, celui des travaux du bisse au printemps et celui de l'arrosage en été.

Ici, comme dans les multiples lieux communautaires, les bisses sont, chacun, une communauté et, tous ensemble, forment un vaste réseau de sociabilité. Celle-ci est spécifique aux bisses dans les vallées où chaque famille, en fonction de la répartition des propriétés, appartient à plusieurs bisses.



Bisse Stockwasser, vers 1935 (Charles Paris)

Et chaque famille, dans chaque communauté-bisse où elle est engagée, rencontre d'autres voisins venus de hameaux, villages et communes différents. Et c'est chaque fois une rencontre avec des parents, des cousins proches, des cousins éloignés, des habitants d'à-côté, des amis ou des ennemis. Dans ce sens, les bisses sont le théâtre d'une sociabilité vaste de toute une région qu'ils reproduisent et inventent tout à la fois. Ainsi, pour le Val d'Anniviers, on ne pourrait établir aucune analyse de la perception de l'autre, des autres, de l'identité, du nous fusionnel et du nous oppositionnel sans le réseau social des bisses.

Cette vie communautaire, que la mémoire vivante ne sublime et n'enjolive jamais, est traversée par des relations de pouvoirs. Ici comme ailleurs, il existe des riches et des pauvres, des dominants et des dominés se combinant avec l'équilibration communautaire. Et ici aussi, les membres de la communauté sont traversés par l'obsession du conflit, si craint et si désiré par les montagnards. L'histoire emblématique des bisses est la plupart du temps histoire de conflits qui peuvent naître de multiples sources : pour les prises d'eau, pour les droits de passage, pour les travaux, pour les dommages causés, pour les catastrophes toujours possibles, mais aussi pour *rien*, car ce sont des conflits reproduits d'autres communautés au moment des *boires du bisse*.



Bisse Stockwasser, arrosage, vers 1935 (Charles Paris)

Ceux-ci ont lieu le jour des travaux qui est, ici comme ailleurs, mixte de tâches sérieuses à se répartir et de joyeuseté où l'on parle, dispute, mange, boit, rit en commun. Ainsi, les journées du bisse où la communauté est rassemblée autour de ses chefs qu'elle doit parfois élire ou ré-élire, parfois donc avec *politique*, ont laissé une empreinte vive dans la mémoire orale, journées qui peuvent être aussi occasions de farces et de *dragues*.

Mais voici que vient le grand moment fort des bisses, celui de l'arrosage. Tant de travaux sur la tradition orale doivent être entrepris ici si l'on veut ré-équilibrer l'importance du bisse-aval face à l'emblématisation du bisse-amont. Les niveaux suivants devraient être pris en compte ici :

1. L'existence de bisses privés qui viennent compléter le réseau de bisses communautaires.
2. L'imbrication entre bisses et répartition des propriétés familiales : un bisse peut arroser plusieurs propriétés ou chaque autre propriété peut réclamer l'usage d'un autre bisse, avec chaque fois l'attribution du droit d'eau. D'où l'importance de la mémoire familiale au moment de l'attribution des heures d'arrosage.
3. L'attention particulière accordée au bisse au moment du fauchage, afin de récolter le plus d'herbe possible et afin de rendre le bisse le plus propre possible pour faciliter l'arrosage.



Bisse de Ried-Mörel, arrosage, 1944 (Theo Frey)

4. Les opérations pratiques et rituelles, le matin et le soir, *de lever et de détourner* le bisse, ouvrant tout à la fois l'arrivée de l'eau et la permanente menace du danger et de la catastrophe, et faisant de la période d'arrosage un moment de grand souci.

5. La connaissance intime de chaque pré réclamant sa technique propre d'arrosage afin de pouvoir arroser toute la surface dans le temps strict imparti par le *devis* du bisse.

6. Le savoir propre que constitue l'opération d'arroser avec ses objets, ses opérations, ses gestes et ses techniques du corps.

7. Le vécu au pré avant, pendant et après l'arrosage qui participe des modes importants d'appropriation de la terre.

8. L'imaginaire de l'eau-bisse se traduisant durant la période d'arrosage par des rêves nocturnes.

Si l'on prend en compte tous les aspects qui viennent d'être sommairement évoqués, on s'aperçoit que l'analyse du bisse est inséparable de cette fonction capitale de l'arrosage et du rapport existentiel que celui-ci donne avec la terre. Et puis, globalement, prenant de la distance, réunissant les eaux, le bisse-amont, le bisse-aval, l'arrosage, la terre, la fertilité et la sécheresse, on peut comprendre qu'au niveau de la conscience des montagnards, *amener l'eau dans la vallée* constitue une opération risquée, ambiguë, de maîtrise et de grand danger.



Bisse de Ried-Mörel, arrosage, 1944 (Theo Frey)

Ils s'approprient là un pouvoir sur la nature qu'ils ne peuvent équilibrer que par un recours permanent à la surnature : chapelles, oratoires, croix, saints protecteurs, prières, invocations aux âmes du purgatoire *qui ont connu de leur vivant le même danger que nous...* sont autant de moyens de gérer ce pouvoir sur l'eau et la fertilité qu'on s'accorde, sachant bien, comme l'indique le sens des processions religieuses, que Dieu seul est maître des éléments. C'est ce que rappelle la philosophie de l'almanach, au moment même où il apprend les meilleures lunaisons et les meilleures *planètes* pour un bon arrosage, ce que peuvent rarement mettre en pratique les montagnards.

Ici, comme dans l'ensemble de la vie paysanne, le profane et le sacré sont profondément liés. Mais au moment de rappeler le caractère pratique et quasi rituel de l'arrivée d'eau dans la vallée, il ne faut pas oublier la *banalité* du bisse. Et l'on veut désigner ici le côté habituel, allant de soi, modeste de la plupart des bisses aux yeux des paysans. Si on ne rappelait pas cette banalité, on ne comprendrait pas que ces mêmes paysans aient pu, un jour, avec l'arrivée de la modernisation et du *progrès*, abandonner si facilement leurs vieux bisses. On ne comprendrait pas non plus l'héroïsation et l'emblématisation que leur confère actuellement le nouveau complexe scientifico-médiatico-écologico-touristique si passionnant à étudier, mais qui risque de fausser les données de la mémoire vivante.